



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

48 | 2013
Varia

Diderot dans les Lettres à Sophie Volland : deux cas de conscience entre éthique et bioéthique

Odile Richard-Pauchet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5032>
DOI : 10.4000/rde.5032
ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2013
Pagination : 83-96
ISBN : 978-2-9520898-6-9
ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Odile Richard-Pauchet, « Diderot dans les Lettres à Sophie Volland : deux cas de conscience entre éthique et bioéthique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 48 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5032> ; DOI : 10.4000/rde.5032

Propriété intellectuelle

Diderot dans les *Lettres à Sophie Volland* : deux cas de conscience entre éthique et « bioéthique »

On connaît de Diderot son matérialisme athée¹, et la conception scientifique du monde vivant qui en découle. Conception qui peut se formuler de façon lapidaire, avec Annie Ibrahim, de la façon suivante : « [...] Diderot, pour avoir fait fond sur une liquidation radicale de tout finalisme, s'installe dans le refus de fixer l'idée d'une espèce ou celle d'un individu »². Mais on connaît moins bien les conséquences de cette idée sur le système moral de son auteur. Tout au plus en repère-t-on quelques manifestations emblématiques, que l'on pourrait croire uniquement poétiques³ si l'on n'en mesurait les corollaires et les multiples ramifications. Ainsi de sa croyance en la prolifération infinie du vivant, sur le mode de *l'animal-polype*, en l'absence de toute intention divine⁴. Cette capacité de l'organisme vivant à se

1. Les préliminaires de cette réflexion ont été présentés lors du Séminaire doctoral *Actualité de Diderot* organisé par le laboratoire EHIC (Espaces Humains et Interactions Culturelles) le mercredi 29 mai 2013 à l'Université de Limoges.

2. Cf. Annie Ibrahim, *Diderot*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des philosophies », 2010, p. 195.

3. Cf. Jacques Proust, « Diderot et la philosophie du polype », *RSH*, t. LIV, n° 182, avril-juin 1981, p. 21-30.

4. Cf. May Spangler, « Science, philosophie et littérature : le polype de Diderot », *RDE*, n° 23, oct. 1997, p. 89-107. Mais aussi l'ensemble du numéro 34 de *RDE* (2003) consacré au *Rêve de d'Alembert*, en particulier les articles contigus et très stimulants de : Colas Duflo, « Diderot et Ménuret de Chambaud », Jean-Claude Bourdin, « Du *Rêve de d'Alembert* aux *Éléments de physiologie*. Discours scientifique et discours spéculatif dans le *Rêve de d'Alembert* », Annie Ibrahim, « Maupertuis dans le *Rêve de d'Alembert* : l'essaïm d'abeilles et le polype », enfin Gilles Barroux, « Quelle tératologie dans *Rêve de d'Alembert* ? », p. 25-98.

diviser suppose chez lui une effervescence moléculaire qui entraîne l'aptitude à se greffer et à évoluer par croisement, comme le montrera l'exemple mi-poétique, mi-satirique, mi-philosophique, du « chèvre-pied », à la fin du *Rêve de d'Alembert* (nommé *Suite de l'Entretien*) :

Bordeu. – J'ai choisi la chèvre par des considérations qui me sont particulières.

M^{lle} de l'Espinasse. – Et ces considérations ?

Bordeu. – Vous êtes bien hardie !

C'est que... C'est que nous en tirerions une race vigoureuse, intelligente, infatigable et véloce dont nous ferions d'excellents domestiques [...].

M^{lle} de l'Espinasse. – Vite, vite, docteur, mettez-vous à la besogne, et faites-nous des chèvre-pieds.

Bordeu. – Et vous le permettez sans scrupule ?

M^{lle} de l'Espinasse. – Mais, arrêtez, il m'en vient un ; vos chèvre-pieds seraient d'effrénés dissolus.

Bordeu. – Je ne vous les garantis pas bien moraux (Diderot, *Suite de l'Entretien*)⁵.

On peut donc, sans extrapoler, affirmer que Diderot a pensé presque toutes les possibilités de la biologie moléculaire bien avant leur expérimentation. Il les pense en amont de la vie, nous donnant ainsi l'occasion de rêver, par anticipation, aux implications de la fécondation in vitro⁶, des manipulations génétiques et du clonage. Mais il les pense aussi en aval, quand un corps parvenu au terme de cette même vie, loin d'être livré à la destruction, peut prétendre voir ses cendres se rassembler et ses molécules éparses reconstituer un nouvel organisme vivant. Cette rêverie moléculaire, qui nous rappelle la théorie de la métempsychose, ce dogme fondamental du brahmanisme, a donné lieu dans son application morale à l'un des plus grands passages de poésie en prose de la langue française, une lettre d'amour à Sophie Volland du 15 octobre 1759 :

Lorsque le polype est divisé en cent mille parties, l'animal primitif et générateur n'est plus ; mais tous ses principes sont vivants. Ô ma Sophie, il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous, quand nous ne serons plus ! S'il y avait dans nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun ; si je devais dans la suite des

5. Diderot, *Suite de l'Entretien*, dans Diderot, *Œuvres philosophiques*, éd. P. Vernière, Paris, Garnier, 1990, p. 383-384.

6. Le premier bébé éprouvette est né en 1978, en France en 1982, soit quasiment 200 ans après la mort de Denis Diderot (1784).

siècles refaire un tout avec vous ; si les molécules de votre amant dissous venaient à s'agiter, à se mouvoir et à rechercher les vôtres éparées dans la nature. Laissez-moi cette chimère. Elle m'est douce. Elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous... (Lettre à Sophie Volland, 15 octobre 1759)⁷.

Après le *Roméo et Juliette* de Shakespeare⁸, avant le sonnet de « La Mort des amants » de Baudelaire *Les Fleurs du Mal*⁹, la rêverie de Diderot, fondée sur une croyance avec laquelle il tente de distraire ses amis athées, bénéficie à la romance avec Sophie. Façon pour lui d'amortir le scandale de sa pensée en y puisant une consolation du côté de l'immortalité. Le savant comme l'amant seraient des êtres moraux : la perspective de postérité sublimerait et sanctifierait l'audace de la philosophie, comme celle de l'adultère.

Mais ceci n'est qu'un préambule, et j'aimerais montrer comment cette audace de la pensée, Diderot la cultive particulièrement, bien avant la rédaction du *Rêve de d'Alembert* (été 1769), auprès de Sophie, sa maîtresse, son amie, sa disciple et la confidente de toutes ses folies, à travers deux exemples très singuliers qui occupent sa réflexion à l'été 1762.

Rappelons que Diderot a été formé, comme tous les grands esprits de son temps, par les Jésuites – experts en casuistique – et qu'il excelle dans cet exercice intellectuel qui consiste dans l'exposé (sinon la résolution) de subtils cas de conscience. Ce mois de juillet 1762, il s'applique à en soumettre deux successivement à Sophie et sa sœur, en les présentant sous un angle favorable, de manière à les transformer en véritables paradoxes. Voici le premier, que l'on pourrait aujourd'hui rattacher à une question de bioéthique, et que j'appellerai le cas de la « candidate à la monoparentalité »¹⁰ :

7. Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, éd. M. Buffat et O. Richard-Pauchet, Paris, Non Lieu, 2010, p. 78-79.

8. «Roméo : [...] Horreur ! Je veux rester près de toi, et ne plus sortir de ce sinistre palais de la nuit ; ici, ici, je veux rester avec ta chambrière, la vermine ! Oh, c'est ici que je veux fixer mon éternelle demeure et soustraire au joug des étoiles ennemies cette chair lasse du monde... » (Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Acte V, scène III, éd. Germaine Landré, trad. de François-Victor Hugo, Paris, éd. GF, 1979, p. 240).

9. « Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères, / Des divans profonds comme des tombeaux, / Et d'étranges fleurs sur des étagères, / Éclores pour nous sous des cieus plus beaux. » (Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « La Mort », éd. Antoine Adam, Paris, Garnier, 1961, p. 151).

10. Ce cas a été étudié en détail, et de façon passionnante, par Paul Hoffmann dans *La Femme dans la Pensée des Lumières*, Paris, Ophrys, 1977, chap. 7, « L'Invention de la femme », p. 488, et sq., ainsi que par Geneviève Cammagre, dans *Roman et histoire de soi. La notion de sujet dans la Correspondance de Diderot*, collection « Les dix-huitièmes siècles », Champion, 2000, chap. « Expériences épistolaires », p. 158-170.

[...] À propos, voici une question importante sur laquelle je vous prie de me dire votre avis, mais que ce ne soit qu'après y avoir pensé sérieusement, parce que ce n'est point un cas de conscience imaginaire, comme on s'amuse à en compliquer pour s'amuser soi et pour embarrasser les docteurs de Sorbonne, mais c'est un fait. Si vous pouviez joindre la décision d'Uranie à la vôtre, cela n'en serait que mieux.

Une fille de trente-deux à trente-trois ans, qui a de l'esprit, du courage, de l'expérience, de la santé, plutôt de la physionomie que de la beauté, une fortune honnête, ne veut point se marier, parce qu'elle connaît tout le malheur d'un mauvais mariage et toute la probabilité en se mariant d'être malheureuse ; mais elle veut absolument avoir un enfant, parce qu'elle sent qu'il est doux d'être mère et qu'elle présume assez d'elle pour faire une excellente éducation, surtout si elle avait une fille à élever. Elle est maîtresse d'elle-même. Elle a jeté les yeux sur un homme de quarante ans, qu'elle a longtemps étudié et en qui elle trouve la figure qui lui convient, mais dans un degré surprenant les qualités du cœur et de l'esprit ; et voici le discours qu'elle lui a tenu : Monsieur, il n'y a personne au monde que j'estime autant que vous ; mais je n'ai point d'amour et je n'en aurai jamais, et je n'en exige point ; et si vous en preniez, il y a mille à parier contre un que je n'y répondrais pas ; ce dont il s'agit, c'est d'avoir la complaisance de me faire un enfant ; voyez, monsieur, si vous voulez me rendre ce service (Lettre à Sophie du 18 juillet 1762)¹¹.

Première remarque : ce cas, adressé à une demoiselle de quarante ans telle que Sophie, ne doit-il pas faire écho à sa situation particulière ? Sophie est en effet, seule des trois sœurs Volland, restée célibataire ; quant aux deux autres, l'aînée, M^{me} de Salignac, a épousé un fermier général victime, en cette année 1762, d'une faillite frauduleuse, et qui disparaîtra sans laisser d'adresse ; la cadette, Marie-Charlotte, a convolé avec l'ingénieur Legendre, sombre, brutal et jaloux, au point que Diderot le surnomme « Dom Diego ». Quelle vision détestable ne doit-elle pas avoir du mariage ? On sait aussi le regret amer de Diderot de n'avoir pas eu d'enfant de Sophie, hors-mariage précisément : « Ce 2 septembre, le jour de la naissance d'un joli enfant, Que n'est-il de toi ? », lui écrivait-il deux ans auparavant, à l'occasion de l'anniversaire de sa fille¹².

Deuxième remarque : Diderot lui-même n'est-il pas « l'homme » du cas de conscience ? Sa maîtresse en a d'ailleurs l'intuition. Dans ce cas, que penser de la perversité avec laquelle il le lui soumet :

11. Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, op. cit., p. 286.

12. Lettre du 2 septembre 1760, op. cit., p. 113. Il s'agit d'Angélique, fille de Diderot, née le 2 septembre 1753. Voir à ce sujet, de Lucette Perol, « Diderot, Sophie et la paternité », *RDE*, n° 5, oct. 1988, p. 19-26.

Ô mon amie, parlez vrai ; vous êtes convaincue que c'est à moi que l'on a proposé de faire l'enfant. Sans un peu de partialité vous ne permettriez pas à une femme de manquer à son mari, et vous ne défendriez pas si expressément à un homme de manquer à sa maîtresse. Encore en pareil cas est-ce manquer à celle qu'on aime, que de lui demander son aveu ? (Lettre du 12 septembre 1762)¹³.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne voulez-vous pas que ce soit moi qu'on ait choisi pour être le père de l'enfant en question ? Je n'ai point dit, que je sache, que c'était manquer à celle qu'on aimait que de lui demander son aveu. Je pense au contraire que ce serait lui manquer que de ne pas le lui demander (Lettre du 23 septembre 1762)¹⁴.

La première chose qui nous vient donc à l'esprit, à la lecture de ces deux commentaires fort étranges, est que Diderot n'est pas si détaché du cas qu'il y paraît. La seconde est que l'accueil favorable qu'il lui fait paraît reposer, et c'est le plus intéressant pour nous, sur ce credo matérialiste que nous avons souligné en préambule : « Je ne demande rien de vous, dit plus loin la jeune femme, qu'un atome de vie que je voudrais pouvoir recevoir autrement que nature ne l'a voulu ». En présentant sa requête sous la forme d'un monologue qu'il veut pathétique, mais néanmoins très argumenté, Diderot minimise symboliquement l'acte de procréation. Il s'efforce de le « laïciser », le vidant de toute signification morale – sentimentale ou libertine – en le définissant comme un simple don de molécules, bref en le réduisant à un « acte de nature » – que l'on saura un jour reproduire artificiellement et médicaliser. N'est-ce pas précisément cet acte que réclament aujourd'hui certains couples infertiles ou homosexuels voulant accéder à la procréation, en sollicitant l'autorisation du recours au don de sperme et/ou aux mères porteuses : soit la reconstitution, pour déjouer les pièges de la morale, de cet utopique « acte de nature » ?

Or le philosophe ne s'est-il pas piégé lui-même, en exigeant l'avis de la personne au monde qui pouvait le moins être indifférente à cette question, et ce malgré tout le cas qu'il fait de la sagesse de Sophie, de son objectivité et de son goût de la dispute ? Cette curieuse démarche ne révèle-t-elle pas, inconsciemment, le désir d'être contredit, le besoin de l'objection morale traditionnelle à une forte tentation ? L'attente, ou l'appel d'une crise de jalousie ? Un peu plus loin d'ailleurs, Diderot s'étonne *a contrario* de l'indulgence de la sœur de Sophie, Marie-Charlotte, consultée par la même occasion (au prétexte qu'elle partage la lecture des lettres et les secrets de sa sœur aînée). En effet Marie-

13. Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, op. cit., p. 343.

14. Op. cit., p. 355.

Charlotte, si pudibonde avec ses soupirants¹⁵, n'a pas coutume de jeter son bonnet par-dessus les moulins :

Il est bien singulier, chère sœur, que vous permettiez à un homme engagé par le serment libre de la tendresse avec une femme qu'il aime, de faire un enfant à une autre, qu'il n'aime pas (Lettre du 29 août 1762)¹⁶.

S'attendait-il à moins de libéralisme de la part de Mme Legendre, l'épouse fidèle, que de Sophie la célibataire ? Car Sophie, vraiment, répugne à donner son approbation :

À présent, venons à vous, mademoiselle. Eh bien vous ne voulez donc pas qu'on ait la complaisance pour cette honnête créature qui a le sens assez droit pour sentir que le mariage est un sot et fâcheux état, et qui a le cœur assez bon pour vouloir être mère, de lui faire un enfant ? Vous l'appellez *tête bizarre* ? Vous craignez qu'elle ne prenne du goût pour le plaisir, qu'on ne prenne du goût pour elle ? Vous la trouvez présomptueuse de se croire capable de bien élever [seule un enfant] (Lettre du 29 août 1762)¹⁷.

Mais la dispute ne traite pas que l'aspect moral de cette transaction séminale. Elle interroge aussi la loi et la question de filiation, sans la trancher toutefois, puisque le personnage féminin du cas de conscience, évoquant ses conditions vis-à-vis du géniteur qu'elle a choisi, ne livre pas sa décision à ce sujet :

Si vous voulez qu'on ignore l'obligation que je vous aurai, on l'ignorera. Je m'en tairai. Si vous me permettez de vous nommer, je le ferai ou non, *comme il me conviendra*. Là-dessus, je vous promettrai tout ce qu'il vous plaira, et tous ceux qui me connaissent vous répondront de moi. Je suis femme d'honneur (Lettre du 18 juillet 1762)¹⁸.

À défaut d'engagement écrit, l'honneur, notion aristocratique, plane donc sur ce cas laïque, pavé jeté dans la mare de l'univers bourgeois. Diderot, par la bouche de ce sublime personnage mi-réel mi-rêvé, y réclame la liberté pour les femmes célibataires, et le droit au même nomadisme sexuel que celui jusqu'ici concédé à l'homme seulement, en vertu des écarts autorisés du libertinage féodal. Ce n'est pas la justice héritée de quelque ancienne démocratie qu'il envisage de restaurer, c'est le rêve utopique de l'île de Tahiti, évoqué dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, qu'il espère accomplir. De ce

15. Voir à ce sujet le bel article de Paul Hoffmann, « Marivaudage de Diderot », dans *L'Information littéraire*, mars-avril 1987, p. 55-62.

16. Lettre du 29 août 1762, *op. cit.*, p. 326.

17. *Op. cit.*, p. 326-327.

18. *Op. cit.*, p. 286-287.

point de vue, la femme libre dont il évoque les contours évanescents reste, selon la belle expression de Paul Hoffmann, un « être de fiction »¹⁹. Cette difficulté conceptuelle, ce hiatus entre amour et liberté, entre l'engagement sentimental et les exigences de la nature (dont le besoin d'être mère fait partie), il l'a maintes fois rencontré, il ne s'y est pas encore rendu. Assez tard encore dans la relation à Sophie, il reconnaîtra, avec humeur, l'aporie sentimentale dans laquelle le pousse son athéisme exigeant. Comment concilier, comment expliquer l'amour – et tout ce à quoi il engage – quand on est matérialiste :

Si je crois que je vous aime librement, je me trompe ! Il n'est est rien. Ô le beau système pour les ingrats ! J'enrage d'être empêtré d'une diable de philosophie que mon esprit ne peut s'empêcher d'approuver, et mon cœur de démentir. Je ne puis souffrir que mes sentiments pour vous, que vos sentiments pour moi soient assujettis à quoi que ce soit au monde, et que Naigeon les fasse dépendre du passage d'une comète. Peu s'en faut que je me fasse chrétien pour me promettre de vous aimer dans ce monde tant que j'y serai ; et de vous retrouver, pour vous aimer encore dans l'autre²⁰.

Revendication de la liberté d'aimer, qui semble lui être refusée par la tyrannie biologique – car l'attrance, dans ce système, n'est-elle pas redevable, elle aussi, à un simple jeu d'humeurs et d'hormones ? Revendication de la foi du chrétien, qui lui semble seule autoriser la croyance en une transcendance du sentiment, capable de rivaliser avec l'âme et ses prérogatives immortelles ?

Il est bien frustrant, quand on fait profession d'athéisme, d'avoir des prétentions sentimentales. C'est pourquoi, périodiquement, c'est par ce genre de *dispute* que Diderot tente de mettre Sophie à l'épreuve, afin peut-être de la gagner progressivement, sans l'effrayer, à la cause matérialiste, chose qui permettrait, espère-t-il, aux sentiments de la demoiselle d'évoluer doucement au diapason de ses propres atomes, en

19. Paul Hoffmann, *La Femme dans la Pensée des Lumières*, op. cit., p. 489. Voir aussi l'article majeur de Jean Renaud, « Diderot et le parler d'amour, Lecture du triptyque *Ceci n'est pas un conte, Madame de la Carlière, Supplément au Voyage de Bougainville* », dans *Interpréter Diderot aujourd'hui*, Actes du colloque de Cerisy (11 au 21 juillet 1983), organisé par Elisabeth de Fontenay et Jacques Proust, Paris, Le Sycomore, 1984, p. 217-232, avec, entre autres belles formules : « Tahiti – c'est-à-dire la Nature – est impensable », p. 225 ; ou encore : « Diderot désire la morale et désire le désir » (p. 227).

20. Lettre attribuée à M^{me} de Maux, mais sans certitude : nous penchons plutôt pour l'hypothèse d'une lettre à Sophie, cf. *Corr*, Roth, IX, p. 154-155, note 3, ainsi qu'Emita Hill dans « Materialism and monsters in *Le Rêve de d'Alembert* », *Diderot Studies*, X, 1968, p. 91 (l'allusion dans cette lettre au passage de la comète, comme dans une autre lettre à Sophie du 22 septembre 1769, permettrait de la dater de l'été de cette année, époque de rédaction du *Rêve de d'Alembert* précisément).

lui faisant admettre la nécessaire *labilité*²¹ des individus. Chose qu'il saura formuler dans le *Supplément* (1772), mais jamais aussi crûment dans les lettres à son amie :

Rien, en effet, te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrie le changement qui est en nous ; qui commande une constance qui n'y peut être, et qui viole la liberté du mâle et de la femelle, en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ; qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse des jouissances à un même individu ; qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine ; au bas d'une roche qui tombe en poudre », etc...²²

Aussi bien le travail de sape « immoraliste » se poursuit-il, discret, insinuant, au fil des lettres, parfois comique lorsqu'il s'agit des autres, toujours cruel lorsqu'il s'agit de soi. C'est ainsi que l'on en vient à découvrir, quelques semaines après, le deuxième cas de conscience proposé par Maître Diderot. Nous l'appellerons par commodité, malgré le caractère familier de l'expression et son léger anachronisme, la « promotion canapé »²³. À ce compte-là, et au vu des moyens lyriques qu'emploiera Diderot dans ses œuvres les plus audacieuses, ce second cas peut passer à bon droit pour un vaudeville, tant le propos y semble léger et les protagonistes caricaturaux :

[...] Une femme sollicite un emploi très considérable pour son mari. On le lui promet, mais à une condition que vous devinez de reste. Elle a six enfants²⁴ ; peu de fortune ; un amant, un mari. On ne lui demande qu'une nuit. Refusera-t-elle un quart d'heure de plaisir à celui qui lui offre en échange l'aisance pour son mari, l'éducation pour ses enfants, un état convenable pour elle ? Qu'est-ce que le motif qui la fit manquer à son mari, en comparaison de ceux qui la sollicitent de manquer à son amant ? La chose lui a été proposée tout franchement par un certain homme qui serrait une fois les

21. *Labilité* : équivalent matérialiste de la notion d'inconstance...

22. Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1772, dans *Œuvres Philosophiques*, éd. P. Vernière, Paris, Garnier, 1990, p. 480, ou DPV, XII, 605. Autre « version » dans *Jacques le Fataliste* : « Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière ; ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même ; tout passait en eux et autour d'eux et ils croyaient leurs cœurs affranchis des vicissitudes. Ô enfants, toujours enfants » (Diderot, *Jacques le Fataliste*, 1771-1783, éd. Yvon Belaval, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973, p. 151, ou DPV, XXIII, 128).

23. Diderot utilise indifféremment dans les lettres à *Sophie*, le terme de *sofa* (voir notamment, le 16 août 1759 : « Que la chère sœur ne me parle jamais de ses *sofas*, de ses oreillers mollets, de ses tapisseries, de ses glaces, de tout son froid attirail de volupté »), et celui de *canapé* (« Il n'y avait pas l'ombre d'un *canapé*, mais de la paille bien fraîche [chez les patriarches de la Bible] », 18 août 1759).

24. S'agit-il d'une ancienne maîtresse de Damilaville ?

maines à une certaine femme de mes amies, et on lui a accordé quinze jours pour se déterminer.

Comme tout se fait ici ! Un poste vague ; une femme le sollicite ; on lève un peu ses jupons ; elle les laisse retomber, et voilà son mari, de pauvre commis à cent francs par mois, M. le Directeur à quinze ou vingt mille livres par an. Cependant quel rapport entre une action juste ou généreuse, et la perte voluptueuse de quelques gouttes d'un fluide ? En vérité je crois que nature ne se soucie ni du bien ni du mal. Elle est toute à deux fins : la conservation de l'individu, la propagation de l'espèce (Lettre du 31 juillet 1762)²⁵.

Dans ce second cas de conscience, on trouve à nouveau l'acte sexuel réduit à sa plus simple expression biologique : « la perte voluptueuse de quelques gouttes d'un fluide », procédé destiné à minimiser la faute morale, pour n'envisager l'acte que sous l'angle d'une transaction quantitative avantageuse pour les deux partenaires²⁶. En quelque sorte, la nature ferait bien les choses, en veillant toujours à l'intérêt de l'espèce. L'homme perd un bien minime et renouvelable, il y gagne un plaisir inestimable ; la femme gagne le mérite d'une bonne action, ainsi qu'une somme qui mettra sa famille à l'abri du besoin. Les conditions de la transaction sont, elles aussi, allégées au maximum : « on ne lui demande qu'une nuit ». Mais qui le lui garantit vraiment ? Et cette nuit se réduit bientôt à « un quart d'heure de plaisir »... Le style coupé de Diderot, avec sa parataxe incisive, fait merveille : « Un poste vague ; une femme le sollicite ; on lève un peu ses jupons ; elle les laisse retomber ». La chose n'est pas seulement envisageable, elle est envisagée, elle est engagée, elle est consommée. Rien n'est plus convaincant, rien n'est plus persuasif que ce canevas de comédie aussi légère que les jupons de la dame, au cours de laquelle, sans prendre le temps d'une réflexion morale inutile, elle se livre à l'une des actions nécessaires au *struggle for life*. Si l'on n'était déjà chez Darwin, on se croirait chez Courteline. Mais la chose est déjà si banale au temps de Diderot que le *Paysan parvenu* de Marivaux semble reprendre, sous une forme inversée, les infinis scénarios d'une comédie immémoriale. Diderot ne l'a-t-il pas observée, fréquentée, admise, dans la compagnie de son ami

25. *Op. cit.*, p. 302-303. Sur ce nouveau cas de conscience, Diderot s'expliquera le 29 août seulement.

26. « Il ne s'agit que d'une petite tache de plus ou de moins ; d'une infraction de la loi civile, la moins importante et la plus bizarre de toutes ; d'une action si commune, si fort dans les mœurs générales de la nation, que l'attrait seul du plaisir, sans aucune autre considération plus importante, suffit pour la justifier ; d'une action dont on loue notre sexe et dont en vérité on ne s'avise plus guère de blâmer le vôtre ; du frottement passager de deux intestins, mis en comparaison avec l'aisance de la vie ; d'une faute moins répréhensible que le mensonge le plus léger » (Lettre du 29 août 1762, *op. cit.*, p. 326).

Damilaville et de sa concubine, M^{me} Duclos, épouse du respectable Directeur des Postes de Châlons en Champagne, avec lequel elle reprend, comme si de rien n'était, la vie commune à la mort du pauvre Damilaville (auprès duquel elle a d'ailleurs déjà été supplantée par Mme de Maux, elle-même consolée par Diderot quelques mois plus tard) ? La *comédie* des lettres à Sophie, qui nous retrace ces chassés-croisés avec le naturel déconcertant d'un proche ayant cessé de s'étonner, ne nous dit pas si cette Mme Duclos a tiré de substantiels bénéfices de la fréquentation du supérieur de son mari, nanti à Paris d'un haut poste dans l'administration du *Vingtème*...

Mais la légèreté du trait fait symptôme : Diderot, mille fois observateur, en différentes occasions, de cette pantomime sociale, n'en tire ni traité, ni essai, ni supplément : il en fait l'argument d'une comédie tardive (*Est-il bon, est-il méchant*, 1775-1782), soit une œuvre de fiction. Façon de s'assurer qu'en aucun cas cette action simple en apparence ne peut encourir de jugement définitif, comme son titre le suggère d'ailleurs²⁷. Le rire lave tout, efface tout. Ou plus exactement : « [...] entre le temps à venir de la certitude et le temps perdu de l'innocence, entre ces deux temps de non-langage (l'évidence rend les mots inutiles), il y a le temps de notre inconséquence : le temps sans mesure de nos *contes* »²⁸.

Cette légèreté avec laquelle Diderot narre ce second cas nous interroge. Après le drame bourgeois de la fille-mère volontaire, la comédie grivoise. N'est-ce pas aller bien vite en besogne, et se priver de ce débat privilégié qu'il a proposé naguère à Sophie ? Car justement, cette fois-ci l'action biologique se traduit chez lui en termes économiques *et* moraux, déviant de sa juste ligne matérialiste. Un je ne sais quoi de mépris pour la femme, chez le philosophe, suggère que c'est à elle que les sacrifices incombent, et que dans la survie de l'espèce la femelle non seulement assume des charges plus lourdes, mais encourt davantage le jugement. Les directeurs de conscience auraient-ils encore droit de cité, lorsque celle-ci est devenue jungle ? D'ailleurs, ce second cas de conscience met les deux sœurs Volland pour une fois d'accord, leur donnant l'occasion d'exprimer d'un même mouvement (féministe avant l'heure) leur réprobation pour l'action de la femme légère, si légèrement encouragée par le peu scrupuleux philosophe :

27. L'un des « fils » importants de cette intrigue concerne une M^{me} Bertrand, rencontrée dans la vie par Diderot sous le nom de la veuve Dubois, et que l'ingénieur Hardouin s'ingénie à faire doter d'une pension – à condition qu'elle endosse dans la pièce le rôle de la maîtresse du généreux donateur, le commis de marine Poultier, intéressé dès lors à s'occuper de son fils (le fameux « Binbin ») qu'il n'a jamais vu, et pour cause.

28. Jean Renaud, *art. cit.*, p. 225.

[À Sophie :]

Vous décidez bien vite le second de mes cas de conscience. On a tout fait pour sa passion, et vous voulez qu'on ne fasse rien pour le bonheur d'un mari, pour la fortune d'une pépinière d'enfants, parmi lesquels peut-être il y en a qui n'appartiennent point au mari ! Il ne s'agit pas d'accroître son aisance ; il faut encore s'exposer à perdre celle qu'on a ; et pour répondre à tous vos scrupules, on n'exige la récompense qu'après le service rendu. *Piano, di grazia* (15 août 1762)²⁹.

[À Marie-Charlotte Legendre :]

Il est bien singulier, chère sœur, [...] que vous défendiez un moment de complaisance à une de vos semblables, qui y est entraînée par un motif des plus importants. Encore, s'il était question de goûter un plaisir exquis, une volupté délicieuse, un transport ravissant, un moment de félicité au-dessus de toute idée, peut-être rabattriez-vous un peu de votre jansénisme, et vous ne pensez pas que c'est un dégoût insupportable qui nous attend, et qu'à tout bien prendre, ce devrait être la véritable expiation du plaisir défendu qu'on a pris (29 août 1762)³⁰.

Comble de la perversité ! Pour emporter la décision de Sophie, Diderot minimise la faute en soulignant, comme dans un vulgaire *deal* entre voyous, que l'homme n'exigera « la récompense qu'après le service rendu ». Et pour convaincre Marie-Charlotte, il évoque le peu de plaisir que la femme y prendra – et même le dégoût insupportable qui s'emparera d'elle – comme étant la pénitence juste et nécessaire de sa légèreté. Le jésuitisme de Diderot est ici à son comble, et traduit non plus un idéal philosophique de liberté, comme dans le cas précédent, mais un cynisme comparable à celui du Neveu de Rameau, prêt à toutes les bassesses pour survivre. Geneviève Cammagre constate, à juste titre, que « l'utilisation de ces cas expérimentaux où mensonge et vérité s'entremêlent, peut être rapprochée du type de traitement que Diderot réserve à ses idées dans ses œuvres de fiction », de même que Lester G. Crocker a vu dans *Le Neveu de Rameau* et *Jacques le Fataliste* des « expériences morales » confrontant « hypothèses et réel pour souligner l'incertitude de nos jugements, laisser le besoin de conclure en suspens »³¹. Elle rapproche également ces *disputationes* de la lecture critique de Richardson que Diderot partage à pareille époque avec les sœurs Volland, commentaires des actions des héros à l'appui³². Ces

29. *Piano, di grazia* : Doucement, de grâce. *Op. cit.*, p. 315.

30. *Op. cit.*, p. 326.

31. Geneviève Cammagre, *Roman et histoire de soi*, *op. cit.*, p. 163.

32. Richardson en effet décède à l'été 1761, et Diderot, tout en rédigeant son *Éloge* (paru en janvier 1762 dans le *Journal étranger* de Suard), entame avec les sœurs Volland

observations morales se doubleraient d'une expérimentation *in vivo*, puisque Diderot est confronté, ce même été 1762, en tant que modérateur impuissant, au déchirement de deux couples d'amis proches, Grimm et Mme d'Épinay d'une part, les d'Holbach de l'autre, en proie à toutes sortes de soupçons d'infidélité qui auraient « ruiné un joyeux climat d'innocence [...] ». Diderot, affecté par le trouble qu'apportent les rivalités amoureuses, a donc imaginé, comme par réaction, des types de situation où l'acte sexuel n'engendrerait aucune perturbation. Cependant la demande franche où le dit remplacerait le non-dit – ou presque – crée autant de difficultés que la clandestinité de désirs perturbateurs d'un équilibre convivial. Il est vain de tenter une rationalisation de la sexualité »³³.

Dans ces conditions, on comprend mieux peut-être pourquoi ces deux cas philosophiques sont contemporains, et ont émergé dans ce même lieu de questionnement sentimental – les lettres à Sophie – où Diderot conçoit un projet intellectuel et moral de haut niveau, celui d'échanger avec son amie, par lettres interposées, un journal intime à quatre mains (lettre du 14 juillet 1762), anticipant celui de Léon Tolstoï et de sa femme Sophie... Ce projet apparaît proche, par sa volonté de « tout [se] dire », de l'entreprise autobiographique et apologétique de Rousseau, et s'inscrit plus généralement dans une entreprise de connaissance de l'être humain fortement teintée de sensualisme lockien³⁴. Mais plus audacieuse encore que la confession rousseauiste, elle exige de l'amante une confession symétrique : « Je vous demanderai, à vous : *Diriez-vous tout ?* [...] car il faudrait absolument renoncer à un projet de sincérité qui vous effraierait » (14 juillet 1762).

Dans ces conditions donc, peut-être l'audace des ces deux cas de conscience relève-t-elle de l'obligation que le philosophe s'impose de consigner l'intégralité de ses réflexions en cours, entre aspirations sublimes et petites indulgences. Et comme il le souligne lui-même dans sa

une intense activité de co-lecture dès l'automne qui suit (voir Odile Richard-Pauchet, « Diderot et les dames Volland lecteurs de Richardson : échanges de vues, vers une poétique (du roman) épistolaire », Colloque Toulouse 2-Le Mirail, mars 2013 : « Lire la Correspondance de Diderot », org. Geneviève Cammagre, à paraître dans *Épistolaire*, n° 40, 2014.

33. Geneviève Cammagre, *op. cit.*, p. 164.

34. Voir Benoît Melançon, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, Montréal, Fidès, 1996, et Odile Richard-Pauchet, *Diderot dans ses Lettres à Sophie Volland, une Esthétique épistolaire*, Paris, Champion, 2007, notamment le chap. « Entre chronique, jeu et journal », p. 241-305. Voir aussi, tout récemment, Yannick Séité, « Puisque enfin je dois tout-dire. Rousseau et les métamorphoses du tout dire », dans *Lectures de Jean-Jacques Rousseau. Les Confessions : I-VI*, Jacques Berchtold, Élisabeth Lavezzi et Christophe Martin (dir.), Rennes, PUR (coll. « Didact. Français ») 2012, p. 65-81.

lettre-manifeste où il propose à Sophie la signature de ce pacte épistolaire radicalisé, « on s'accuserait peut-être plus aisément du projet d'un grand crime, que d'un petit sentiment obscur, vil et bas ». Avouer tant sa misogynie indulgente à l'égard d'une « promotion canapé » que son encouragement téméraire à un peu de libertinage pour les besoins de la procréation, c'est peut-être prendre le risque de baisser dans l'estime de Sophie. Mais c'est aussi tenter de montrer, à ses yeux à elle comme aux siens, « un homme dans toute la vérité de la nature ».

Odile RICHARD-PAUCHET,
Université de Limoges